



Canadiens français quoique protestants

Jean Simard, S.R.C.

Number 54, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012974ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012974ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simard, J. (2000). Canadiens français quoique protestants. *Les Cahiers des dix*, (54), 171–188. <https://doi.org/10.7202/1012974ar>

Article abstract

Dans la mouvance de l'intérêt nouveau suscité par l'histoire longtemps refoulée des protestants francophones du Québec, on veut montrer de quelle manière deux communautés, fondées dans la première moitié du XX^e siècle, ont eu à négocier différemment leur place au soleil de l'identité. Dans les deux cas un groupe de catholiques passe au protestantisme parce qu'il s'oppose au lieu choisi par le curé et l'évêque pour construire la nouvelle église. À Saint-Damase-de-L'Islet, sur la Côte-du-Sud, la naissance de la communauté se fait sans heurt majeur apparent tandis qu'à Girardville, dans le Lac-Saint-Jean, la rupture conduit à l'affrontement «musclé».

Canadiens français quoique protestants

Par JEAN SIMARD S.R.C.

Les élites traditionnelles ont partagé le Québec en deux communautés radicalement opposées par la langue, la religion et le statut socio-économique: l'une, française, catholique, plutôt ignorante et pauvre; l'autre, anglaise, protestante, mais riche et instruite. Cette dichotomie se retrouverait aujourd'hui pédagogiquement formulée si l'on en croit Lucia Ferretti¹ qui s'est intéressée à la place de l'histoire religieuse dans les manuels d'histoire. Dans l'historiographie de l'un et l'autre camp, les minorités ne pèsent pas lourd, qu'il s'agisse par exemple des Irlandais catholiques ou, pire encore, des francophones de foi protestante, ces derniers étant considérés tout à la fois comme les moutons noirs de leur famille ethno-linguistique, parce qu'ils n'en partageaient pas le credo, puis de leur groupe confessionnel, parce qu'ils continuaient, en résistants, à parler la langue du peuple conquis. Doublement minorisés, les protestants francophones ont été repoussés aux marges de l'histoire et oubliés en dépit d'une présence larvée dans le tissu social depuis les origines de l'occupation européenne du territoire. Cet oubli s'explique en grande partie du fait que l'écriture de l'histoire a été dominée jusqu'à récemment par les intellectuels catholiques — clercs et laïcs — pour qui les dissidences de toutes sortes ont été reléguées aux chapitres des «années difficiles»².

Les travaux à caractère scientifique portant sur les protestants francophones du Québec datent des années 70. Mais ils s'intéressent principalement aux huguenots de la Nouvelle-France³, comme si l'on avait encore des difficultés à reconnaître la présence de protestants dans le Québec des XIX^e et XX^e siècles, qui ne seraient pas anglophones. L'on doit à René Hardy la première étude non polémique sur le protestantisme

1. Lucia FERRETTI, «Les religions et les Églises dans quelques manuels d'histoire nationale de niveau Secondaire IV», *Bulletin de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, vol. 10, no 1, janvier 2000, p. 4-7.
2. Lucien LEMIEUX, «Les XVII^e et XVIII^e siècles. Les années difficiles (1760-1839)», dans Nive VOISINE (dir.), *Histoire du catholicisme québécois*, Montréal, Boréal Express, 1989, t. 1, 438p. Voir néanmoins l'étude isolée et novatrice sur la dissidence: Jean-Pierre WALLOT, *Un Québec qui bougeait*, Montréal, Boréal Express, 1973, 345p.
3. André POULAIN, «Le protestantisme français et la fondation du Canada», *La Vie chrétienne*, 1971, p. 100-123; Hélène POULAIN, «La place des huguenots dans l'établissement de la Nouvelle-France», *La Vie chrétienne*, 1975, p. 37-52; Marc-André BÉDARD, *Les protestants de la Nouvelle-France*, Québec, La Société historique de Québec, 1978, 141p.; Cornelius J. JAENEN, «La persistance de la présence protestante en Nouvelle-France, 1541-1760», *La Vie chrétienne*, 1988, p. 4-7; Robert LARIN, *Brève histoire des protestants en Nouvelle-France et au Québec (XVI^e-XIX^e siècles)*, Saint-Alphonse-de-Granby, Les Éditions de la paix, 1998, 206p.

francophone au XIX^e siècle⁴. D'autres suivront⁵ et enrichiront la connaissance du phénomène des missions protestantes de ce siècle organisées principalement par l'Institut français évangélique à Pointe-aux-Trembles, sur la rive nord à la pointe est de l'Île de Montréal. Les années 90 montrent un intérêt nouveau pour le sujet. Les Franco-Protestants eux-mêmes sortent de l'ombre et s'affichent dans une exposition au titre évocateur *Un autre son de cloche*⁶ qui raconte, à l'aide d'objets et de photographies, l'histoire tourmentée de ces communautés qui ont vécu courageusement leur foi à travers l'opprobre généralisé. Ils convoquent ensuite des colloques: l'un organisé dans le cadre des réunions annuelles de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences et qui a pour thème *L'identité des protestants francophones au Québec, 1834-1997*⁷, l'autre sur *Charles Chiniquy*⁸ à l'occasion des cent ans de sa mort. Autre signe des temps, la section française de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique tient aussi un colloque portant sur *Les relations entre catholiques et protestants aux XIX^e et XX^e siècles*⁹.

C'est dans la mouvance de l'intérêt nouveau pour la vie des protestants francophones, maintenant plus affichée dans un contexte d'ouverture réciproque, que prend forme cet article dont l'objet principal est de montrer de quelle manière deux

4. René HARDY, «La rébellion de 1837-1838 et l'essor du protestantisme canadien-français», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 29, n° 2, septembre 1975, p. 163-189. Travail repris et substantiellement augmenté dans: *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*, Montréal, Boréal, 1999, p. 17-66.
5. David-Thierry RUDDEL, *Le Protestantisme français au Québec, 1840-1919: «Images et témoignages»*, Ottawa, Musée national de l'Homme, coll. «Mercure histoire», n° 36, 1983, 69p.; Dominique VOGT-RAGUY, «Le Québec terre de mission. Le début du prosélytisme protestant francophone (1834-1840)», *Études canadiennes/Canadian Studies*, vol. 21, n° 1, 1986, p. 115-125; Christine HUDON, «Le prêtre, le ministre et l'apostat. Les stratégies pastorales face au protestantisme canadien-français au XIX^e siècle», *Études d'histoire religieuse*, 1995, p. 81-99; Louis ROUSSEAU et Frank W. REMIGGI (dir.), *Atlas historique des pratiques religieuses. Le Sud-Ouest du Québec au XIX^e siècle*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, 233p.; les articles de Catharine RANDALL, de René PAQUIN, de Jean-Philippe DOBROWOLSKYJ et de Marie-Claude ROCHER publiés dans le collectif, sous la direction de Denis REMON, *L'identité des protestants francophones au Québec, 1834-1997*, Montréal, Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, 1998; Christine HUDON, «Les protestants francophones en Nouvelle-Angleterre, 1855-1910», *Études d'histoire religieuse*, 1999, p. 49-68.
6. Marie-Claude ROCHER et Catherine DROUIN, *Un autre son de cloche. Les protestants francophones au Québec*, Québec, Musée du Séminaire de Québec en collaboration avec le Musée des religions de Nicolet et l'Université Laval, 1993, 46p. coll. «Chroniques de l'Amérique française» n° 2.
7. Denis REMON (dir.), *L'identité des protestants francophones au Québec, 1834-1997*, Montréal, ACFAS, 1998, 208p.
8. Colloque conjointement tenu par l'Université du Québec à Montréal et le Presbyterian College de Montréal, le 23 octobre 1999, sous la responsabilité de Louis ROUSSEAU et Richard LOUGHEED.
9. 66^e Congrès annuel de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 30 septembre au 2 octobre 1999, Hôtel Gouverneur, Sherbrooke.

communautés, fondées dans la première moitié du XX^e siècle, ont eu à négocier différemment leur place au soleil de l'identité. Dans les deux cas un groupe de catholiques passe au protestantisme parce qu'il s'oppose au lieu choisi par le curé et l'évêque pour construire la nouvelle église paroissiale¹⁰. À Saint-Damase-de-L'Islet, sur la Côte-du-Sud, la naissance de la communauté se fait sans heurt majeur apparent compte tenu du fait que des colporteurs de bibles sillonnaient la région depuis une centaine d'années. À Girardville, dans le Lac-Saint-Jean, la rupture ne s'appuie sur aucun antécédent et conduit à l'affrontement «musclé». Dans les deux situations plane la présomption que de rompre avec sa foi c'est aussi remettre en question son appartenance ethnique.

Saint-Damase-de-L'Islet

Saint-Damase-de-L'islet se trouve à une quinzaine de kilomètres au sud de Saint-Jean-Port-Joli et de Saint-Roch-des-Aulnaies, municipalités sises à une centaine de kilomètres à l'est de Québec. En 1880, on y établit une chapelle de mission dans la maison de Pierre Ouellet, un colon du Cinquième rang qui habite avec sa femme la maison de son frère Damase, en l'honneur duquel d'ailleurs le territoire sera désigné. Bientôt apparaît la nécessité d'ériger un lieu de culte qui, d'après l'archevêque de Québec et son délégué, qui s'est rendu sur place, devrait être situé plus à l'ouest, au centre du territoire de la future paroisse. Les gens du Cinquième ne l'entendent pas ainsi. Ils considèrent comme un droit acquis, d'autant plus que leur point de vue est majoritaire, le fait que la future église soit alignée, selon la tradition, à celles des paroisses mères, c'est-à-dire Sainte-Louise et Saint-Roch. Or, il se trouve que le point précis de cet alignement est situé dans l'extrême est du Cinquième, concession connue sous le nom de Pinguet. En 1886, le cardinal Taschereau rend sa décision en faveur du nouveau site. Alors les récalcitrants cachent la clé de la maison-chapelle et y interdisent l'accès aux représentants officiels. Le cardinal-archevêque écrit à leur intention, dans un mandement qui sera lu dans les paroisses environnantes et dans la nouvelle chapelle, dès qu'elle sera ouverte au culte:

Nous ordonnons à ces personnes de remettre à M. le curé de Sainte-Louise ou à son vicaire sur demande la clé de la maison où se faisait l'office et de laisser emporter tous les objets du culte s'y rapportant, et cela, sous peine de péché mortel et de cas réservé.

10. Les chicanes d'emplacement d'église ont souvent provoqué des ruptures de ban que les historiens ont eu tendance à reléguer au folklore alors qu'elles devraient être considérées comme de véritables révolutions culturelles à l'échelle locale. Quelques cas ont été signalés (Saint-Valérien, Saint-Éphrem-d'Upton et Notre-Dame-de-Standbridge dans le diocèse de Saint-Hyacinthe) par Christine HUDON, *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, 1820-1875*, Sillery, Septentrion, 1996. Maskinongé a pour sa part été décrit dès 1913 par Rieul P. DUCLOS, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, vol. 2, p. 129-133, et étudié par Sandrine BELLIER, «Le schisme de Maskinongé, 1892-1920», Mémoire de maîtrise en histoire, Université de Rennes II, juin 1994.

Sous la même peine, nous ordonnons la remise des cloches à M. le curé ou à M. le vicaire avant le 10 novembre prochain¹¹.

Ils discuteront un an avant de rendre la clé. Pendant ce temps, à l'ouest, on construit «la chapelle de Monseigneur»¹². En 1889, l'archevêque donne à Saint-Damase-de-L'Islet son premier curé. Les opposants optent pour la résistance passive. Le curé écrit dans son rapport annuel de 1893: «Il y a un bon nombre de paroissiens qui ne viennent à Saint-Damase-de-L'Islet que pour faire leurs Pâques», puis en 1894: «Huit à dix chefs de famille ne veulent pas venir à la chapelle par entêtement et ne veulent pas payer les suppléments tel qu'ordonné»¹³. Les requêtes et contre-requêtes circulent entre Saint-Damase-de-L'Islet et Québec jusqu'en 1902. Cette année-là, dans une tentative ultime, les habitants de l'est s'adressent à Ottawa, au délégué apostolique, M^{gr} Falconio. Ils lui font valoir, sans plus de succès, trois bonnes raisons pour le convaincre de faire reculer l'archevêque: premièrement l'église projetée se situera dans les limites de la paroisse voisine de l'ouest, Saint-Aubert, deuxièmement l'archevêque a agi contre l'assentiment de la majorité, et, finalement, le mécontentement favorise la propagande protestante¹⁴. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le dernier argument ne semble pas avoir impressionné plus qu'il ne le fallait celui qui a préparé la réponse du représentant de Rome au Canada, puisqu'il écrit: «Quant à la menace de se faire protestant [...] c'est un phénomène ordinaire de voir arriver les hérétiques là où il y a de la discorde»¹⁵. Il y voit presque la fatalité.

On le comprendra un peu mieux si l'on rappelle que la Société missionnaire franco-canadienne, organisme à caractère évangélique fondé à Montréal peu après 1837-1838 en vue de convertir les Canadiens français, envoie des colporteurs suisses de langue française au nord comme au sud du Saint-Laurent, et particulièrement sur la Côte-du-Sud. D'après un rapport de 1851, l'organisme missionnaire était déjà à cette date bien présent dans la région¹⁶. En 1861, le curé de Sainte-Louise, Louis-Alphonse Casgrain, signale la présence de deux missionnaires protestants le long de la route Elgin, à la mission Saint-Benoît du lac Noir qu'il dessert¹⁷. Ces missionnaires sont reçus dans une famille, probablement par Louis-Éleuthère Morin qui, en 1868, abjurera avec tous les siens la religion catholique en présence des ministres presbytériens Côté et Rivest, abjuration

11. Cité par Adrien CARON, *Les Débuts de Saint-Damase-de-L'Islet. Comté de l'Islet, Sainte-Anne-de-la-Pocatière*, La Société historique de la Côte-du-Sud, 1965, p. 47.

12. *Ibid.*, p. 51.

13. *Ibid.*, p. 56.

14. *Ibid.*, p. 72.

15. *Ibid.*, p. 73.

16. HARDY, *op. cit.*, p. 50. M^{gr} Henri Têtu, le biographe de son oncle, le curé David-Henri Têtu, affirme qu'aussi tôt qu'en 1796 des protestants et un ministre francophone habitaient le territoire de la paroisse Saint-Roch-des-Aulnaies (CARON, *op. cit.*, p. 58).

17. CARON, *ibid.*

qu'il adressera par huissier au curé de Sainte-Louise¹⁸. Morin enverra deux de ses filles et son fils Joseph-Éleuthère étudier au réputé Institut français évangélique de Pointe-aux-Trembles¹⁹, une création de la Société missionnaire franco-canadienne. En 1887, devenu lui-même pasteur, Joseph-Éleuthère, qui s'appelle maintenant Joseph-Luther, épouse Rébecca, la fille aînée de Charles Chiniquy, qui, passé à la réforme protestante en 1860, n'a eu de cesse de combattre l'Église de Rome et de promouvoir sa nouvelle foi auprès de ses compatriotes canadiens-français du Québec et des États-Unis.



Ancienne résidence d'été, dite Beau Séjour, de Charles Chiniquy sur la route Elgin à Sainte-Louise, juillet 2000.

-
18. Pierrette MAURIS, «La chapelle et le cimetière du rang Pinguet à Saint-Damase-de-L'Islet», *Le Javelier*, revue de la Société historique de la Côte-du-Sud, vol. 15, no 1, février 2000, p. 5.
19. *Ibid.*

En 1896, à l'âge de 87 ans, le pasteur Chiniquy achète une petite maison, qu'il nomme Beau Séjour²⁰, le long de la route Elgin, à la limite de Sainte-Louise et de Saint-Damase-de-L'Islet, où il vient passer les étés avec sa fille et son gendre qui est devenu professeur de français à l'Université McGill. C'est là que viennent frapper les paroissiens du rang Pinguet qui, déçus par la réponse du délégué apostolique, adressent, le 24 août 1902, un avis de rupture au curé de Saint-Damase-de-L'Islet:

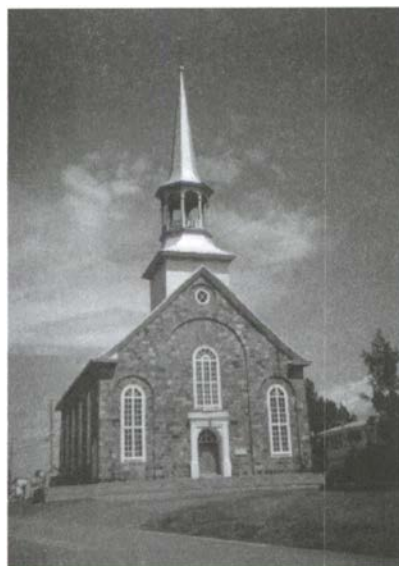
Nous les soussignés, venons par les présentes vous signifier notre décision prise après mûre réflexion, de nous séparer de l'Église de Rome pour nous rattacher à l'Église de Jésus-Christ, telle que nous en trouvons la doctrine, la morale et la discipline dans la Parole de Dieu²¹.

La lettre est signée par quatre paroissiens tandis que Joseph-Luther Morin et William Chodat, celui-ci pasteur et professeur à l'Institut méthodiste français de Montréal, signent aussi mais à titre de témoins. La tournure du communiqué laisse cependant peu de doute sur l'identité réelle de ses rédacteurs. L'année suivante, les protestants de Pinguet obtiennent un permis d'inhumation tandis qu'en 1904 ils érigent, précisément là où ils avaient réclamé l'église, c'est-à-dire en droite ligne par rapport aux églises de Sainte-Louise et de Saint-Roch, «une chapelle que l'on dirait une miniature de l'église de Sainte-Louise». «Une niche à l'Évêque», écrit encore l'abbé Caron²². Le 27 août 1905, en grande pompe, façon protestante, le temple construit par Cléophas Ouellet, un charpentier du Sixième rang, est inauguré par un groupe de quatre pasteurs parmi lesquels se trouvent Joseph-Luther Morin et sa femme Rébecca Chiniquy installée à l'harmonium. De 125 à 150 personnes prennent place dans une salle qui peut en contenir une soixantaine. L'année 1906 marque le terme de l'installation officielle avec l'ouverture d'une école et les débuts du registre de l'état civil.

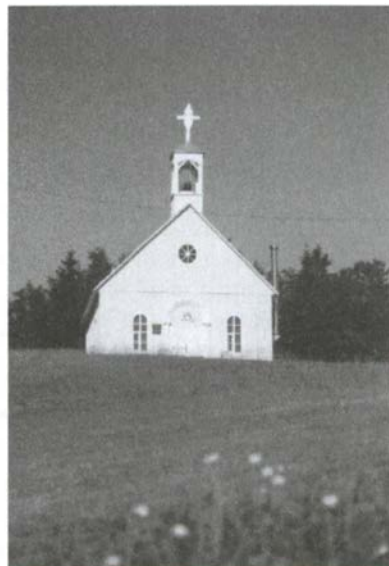
20. D'après Denyse Lefebvre-Morrow, arrière-petite-fille de Charles Chiniquy et descendante par sa mère de Marie Durand, l'une des rescapées de la tour de Constance, cette maison daterait de l'ouverture de la route Elgin, vers 1860, ou même l'aurait précédée. Elle aurait servi d'auberge à ceux qui faisaient le trajet de 42 kilomètres reliant le chemin du fleuve à la frontière américaine. À la mort de Chiniquy, elle passe à sa fille Rébecca, l'épouse de Joseph-Luther Morin, puis à leur nièce Violette-Blanche, la mère de Denyse Lefebvre-Morrow. Elle appartient aujourd'hui à Russell Mastine, le neveu de Denyse Lefebvre-Morrow. Cette dernière y a passé les étés de son enfance, dans les années 30 et 40, à l'époque où des professeurs de McGill, collègues de Morin, donnaient dans des bâtiments voisins des cours de français aux enfants de riches familles anglophones de Montréal et faisaient de l'apostolat dans les environs (entrevue réalisée auprès de DLM à sa résidence d'été de Saint-Aubert le 3 août 1999).

21. CARON, *op. cit.*, p. 77.

22. *Ibid.*, p. 77-78.



Église catholique de Sainte-Louise (1859), juillet 2000.



Chapelle protestante du rang Pinguet à Saint-Damase-de-L'Islet (1904), juillet 1999

Les premières inscriptions au registre font état rétroactivement de onze naissances et de deux décès survenus entre 1898 et 1906, ce qui montre que la rupture s'est opérée dans les faits bien avant que ne soient posés les gestes officiels. Le 2 août 1898, Joseph-Luther Morin avait baptisé son petit-neveu Charles-Eugène-Napoléon Boucher en présence de sa femme et de son beau-père qui agissaient comme témoins. Ce serait le seul acte signé par Chiniquy au registre de Pinguet²³. Il décède à Montréal le 16 janvier suivant, ce qui lui laisse finalement peu de place dans la formation de cette communauté que la population environnante a pourtant qualifiée de «chinquystes». Le vieux soldat avait plutôt délégué la tâche à son gendre qu'il exhorte, dans son testament temporel rédigé en 1896, «à soutenir le Poste avancé de nos armées chrétiennes, dans la paroisse St-Roch des Aulnets»²⁴. Cette même population affublait d'ailleurs de l'épithète en question toute la mouvance protestante francophone qui s'étendait de Saint-Roch-des-Aulnaies et Saint-Jean-Port-Joli à Sainte-Perpétue en passant par Sainte-Louise et Saint-Damase-de-L'Islet, ce qui contribuait à les marginaliser davantage, car en plus d'être schismatiques ces protestants étaient aussi chiniquystes.

23. MAURAI, *loc. cit.*, p. 7.

24. Marcel TRUDEL, *Chiniquy*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1955, p. 275.

La vie ne fut pas des plus simples pour les protestants de Pinguet, du fait surtout de leur petit nombre. Maurice Daigle²⁵ préside aujourd'hui aux destinées de l'œuvre. Sans être lui-même pasteur, il est responsable du spirituel et du temporel de sa communauté devant le Consistoire Laurentien de l'Église unie du Canada. C'est lui qui coordonne les activités de la dizaine de personnes qui compose le groupe de fidèles, lui aussi qui préside les réunions du culte, avec ou sans la présence d'un pasteur visiteur, s'occupe de la chapelle, du cimetière et tient les archives. Quand il a huit ans, en 1936, son père l'inscrit avec son frère Albert à l'école catholique de Saint-Damase-de-L'Islet pour la bonne raison qu'il n'y a plus de classes protestantes dans la région²⁶. Mais l'institutrice et les compagnons plus vieux leur font la vie si dure que le père les retire du guépier après quatre mois et les garde à la maison pendant trois ans, le temps que l'institutrice soit remplacée par une nouvelle, la fille d'un ami de la famille. Pour ne pas causer d'ennuis à la nouvelle maîtresse, qui l'appuie et lui fournit un enseignement accéléré, Maurice apprend le catéchisme et récite le chapelet comme tous les autres enfants, bien qu'il considère que ce catéchisme est un tissu d'erreurs et que les pratiques de dévotion relèvent de l'idolâtrie, lui qui lisait déjà assidûment la Bible et avait appris par cœur l'autre catéchisme fourni par le pasteur pour se préparer à la communion dans la foi transmise de père en fils et filles depuis l'arrière-grand-père Onésime Duval (1844-



Maurice Daigle, responsable de la chapelle de Saint-Damase-de-L'Islet, juillet 1999.

-
25. Entrevues réalisées auprès de Maurice DAIGLE à Saint-Damase-de-L'islet les 15, 22 et 29 juillet 1999.
26. L'école ouverte en 1906 ferme ses portes en 1921 lorsque le dernier pasteur résidant déménage à Sainte-Perpétue et y ouvre un pensionnat, qui ferme à son tour en 1936-1937. D'après CARON (*op. cit.*, p. 78), il y avait, en 1932, 15 protestants à Saint-Damase-de-L'Islet, 15 à Sainte-Louise et 29 à Sainte-Perpétue.

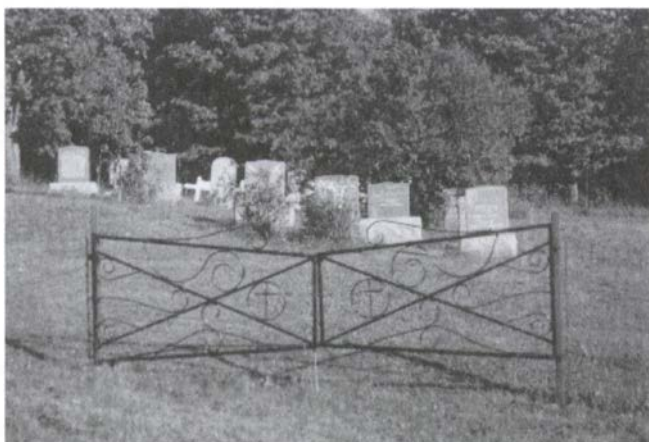
1934), qu'on dit être le premier converti du lieu²⁷. Saluste et Aline, les aînés de la famille, avaient pour leur part fréquenté la première école. Cette école était protestante mais souvent bilingue puisque les maîtres et maîtresses, qui venaient de Montréal, étaient des anglophones. Pour apprendre à lire et à écrire, les plus vieux ont appris l'histoire de héros que ne connaissaient pas leurs cadets qui, par contre, savaient prier la sainte Vierge à laquelle ils ne croyaient pas.

En dehors de l'école, les protestants du rang Pinguet subissent, à l'occasion, des harcèlements. Un prêtre a raconté récemment à Maurice Daigle que lorsqu'il était enfant il cassait des carreaux aux fenêtres de la chapelle en croyant ainsi servir Dieu. Des gens, se faisant passer pour des protestants, téléphonaient au curé de Saint-Damase-de-L'Islet pour lui demander de les visiter. Aux harcèlements ont succédé les indécidables, puis, dans les années 60, à l'heure de Vatican II, le vent se met à tourner, l'œcuménisme balaie les derniers irritants. En 1982, le conseil municipal de Saint-Damase-de-L'Islet approuve à l'unanimité une demande d'aide à la rénovation de la chapelle que l'on déplace de treize mètres plus au sud sur de nouvelles fondations et qu'on repeint entièrement. Un soir, se rappelle Maurice Daigle, vingt-sept hommes s'affairaient encore à la tâche: des ouvriers certes mais aussi des bénévoles de la paroisse. Un geste perçu de part et d'autre comme une réparation. Un conflit de même nature éclate dans les années 30, à Girardville au Lac-Saint-Jean, mais il prendra une tout autre tournure.



Jean Simard conversant avec le pasteur Guy Brouillet et des fidèles de la communauté évangélique de Saint-Damase-de-L'Islet, juillet 1999.

27. Guy BROUILLET, «L'histoire d'une congrégation. La mission de Saint-Damase-de-L'Islet de l'Église unie du Canada», mémoire présenté au professeur Richard LOUGHEED, Faculté de théologie évangélique, Montréal, hiver 1996, p. 10.



Cimetière du rang Pinguet à Saint-Damase-de-L'Islet, juillet 1999.

Girardville

Girardville, municipalité située aux confins nord-ouest du Lac-Saint-Jean, doit ses origines à quelques colons venus de Saint-Félicien vers 1900 pour y «faire de la terre», à la manière du père Chapdelaine. Dès l'installation, les pionniers s'affairent à construire une chapelle de bois que visite un prêtre missionnaire jusqu'à l'arrivée d'un premier curé, en 1932. En 1921, Girardville, nommée ainsi en mémoire du député Joseph Girard, est érigée en corporation municipale mais l'érection paroissiale est différée pour cause de mésentente sur le lieu d'implantation de la première église; les pionniers la voulant dans le Grand rang, où ils avaient déjà construit magasin général, fromagerie, chapelle et école, les délégués de l'évêque de Chicoutimi et l'arpenteur du ministère de la Colonisation décidant plutôt qu'elle irait dans le Sixième rang, encore inhabité. En 1932, dans l'effervescence du développement de la colonisation de l'arrière-pays, mené conjointement par l'Église et l'État, arrive le curé fondateur qui s'empresse de dire sa première messe dans l'école du Sixième rang et d'y convoquer l'assemblée des paroissiens pour régler l'épineuse question de l'église.

Deux cents personnes assistent à l'assemblée. Avant même que les débats ne commencent, écrit Alayn Ouellet²⁸, auteur d'un mémoire de maîtrise sur le sujet et qui guide notre récit, le nouveau curé partage l'assistance entre ceux qui sont en faveur de son projet et ceux qui s'y opposent, puis tranche: «Vous autres, vous voulez bâtir, on commence demain»²⁹. La bouilloire saute et les injures commencent à fuser. Le curé d'Albanel, qui desservait jusque-là la communauté de Girardville, et qui, l'année

28. Alayn OUELLET, «Le schisme religieux de Girardville», mémoire de maîtrise en arts et traditions populaires, Québec, Université Laval, décembre 1984, 114p.

29. *Ibid.*, p. 15.

précédente, avait planté une croix sur le lieu choisi pour la future église³⁰, accuse Pierre Doucet, marchand général et premier maire de la municipalité, qui commerce aussi les fourrures avec les autochtones, d'être «le bélier des sauvagesses»³¹. Pendant que commencent les travaux de l'église, le maire et deux prêtres, l'un étant le missionnaire colonisateur du secteur et l'autre, le curé lui-même, se présentent à la chapelle abandonnée pour y récupérer le mobilier, dont un harmonium, des tableaux et des statues. Pressentant la manœuvre, les gens du Grand rang forment un groupe de veille qui surprend les récupérateurs. Le groupe est formé de deux hommes et de deux femmes. L'une d'elles prend la parole:

Qu'est-ce que vous faites ici? Vous êtes venus voler. C'est pas comme cela que l'on fait. Voler en plein jour et de plus vous êtes pasteur. Vous osez faire des choses comme ça. Vous êtes dégradé pas mal. Cela est dégradant pour un curé [...] vous voir voler de même, sans demander la permission³².

Sans attendre la réplique, la deuxième femme, armée d'une rame de chaloupe, attaque le missionnaire pendant que l'un de ses compagnons frappe le maire d'un coup de poing. Quelques jours plus tard, le 10 août 1932, les protecteurs des biens de la chapelle, Mme Pierre Doucet, Mme Philadelphie St-Gelais, son fils Patrick et M. Joseph Doucet, sont sommés de comparaître devant le juge de Roberval pour répondre à une accusation d'assaut simple. La cause est entendue le 29 août et les plaignants sont déboutés, faute de preuve. Par la suite, la chapelle sera vendue à un particulier qui retournera le mobilier à ses amis de la fabrique. Cet épisode est inscrit dans la mémoire des Girardvillois sous l'appellation de «Procès des femmes».

Que pouvaient faire désormais les récalcitrants? Poursuivre un combat perdu d'avance? Se soumettre, s'agenouiller devant le curé, s'humilier en allant à la messe dans le Sixième rang? Il n'en était pas question. Aller à Albanel? Ils n'étaient pas les bienvenus. Cesser toute religion pouvait-il leur apparaître comme une privation et donc une forme d'échec? Ont-ils pensé que la meilleure façon de poursuivre le combat était de passer — ou de faire semblant —³³ à la religion de l'ennemi traditionnel de l'ethnie, c'est-à-dire l'Anglais? C'est ce que donne à comprendre la petite annonce que le groupe fit paraître dans *Le Soleil* de Québec, le 1^{er} décembre 1932:

30. Il aurait déclaré à cette occasion: «Si l'église ne se bâtit pas où j'ai planté la croix, ma langue sera donnée aux chiens» (*Ibid.*, p. 13).

31. *Ibid.*, p. 16.

32. *Ibid.*, p. 18.

33. C'est ce que laisse entendre le premier pasteur John Spreeman: «Ils pensaient de faire venir quelqu'un d'autre pour faire peur aux catholiques et ils auraient un meilleur service après» (*Ibid.*, p. 22).

MINISTRE ANGLAIS

Je désire me mettre en communication avec ministre anglais, parlant le français, pour endroit où une quarantaine de familles désirant être desservies par ministre anglais. Prière de correspondre en français avec Philadelphie St-Gelais, Girardville, Comté Roberval.

Manifestement les ministres anglais parlant le français ne lisaient pas souvent *Le Soleil* puisque l'annonce resta lettre morte. On choisit alors un autre moyen: écrire à l'adresse contenue dans les feuillets de colportage que des personnes du Grand rang avaient conservés des missionnaires évangéliques venus dans la région quelques années auparavant. La réponse fut, cette fois, immédiate.

Deux pasteurs de l'Église évangélique de Montréal, qui ignorent tout du conflit, MM. Spreeman et Gratton, se présentent à Girardville en mars 1933. Ils convoquent rapidement des réunions qui ont lieu dans la chapelle, non encore vendue. Apprenant la chose, l'évêque de Chicoutimi signifie aux dissidents que la chapelle ne peut servir de lieu de rencontre pour «communistes ou autres». Dès lors, les rencontres se tiendront chez Pierre Doucet dont une partie de la maison est convertie pour le culte et le groupe fait parvenir au curé un avis de renonciation à la religion catholique. Le 24 août, Doucet va à un camp de pêche avec un groupe d'amateurs dont fait aussi partie le curé. Encore catholique, Pierre Doucet se laisse convaincre par le curé des torts irréparables auxquels ils s'exposent, sa famille et lui, s'ils se laissent entraîner dans l'apostasie, surtout sa femme «qui risque d'en perdre la raison»³⁴. Plus encore, il accepte de participer à un complot d'enlèvement visant à chasser les étrangers. Prétendant le désir d'un groupe de colons d'en savoir davantage sur la foi évangélique, l'un d'eux invite les pasteurs à les rencontrer. La réunion à peine commencée, des hommes «masqués et peinturés» venus d'Albanet et de Normandin surgissent dans la maison, s'emparent des pasteurs et les fouillent, croyant qu'ils sont peut-être armés, puis les font monter dans un camion qui les conduira à Saint-Félicien où passe le train pour Montréal. *Le Colon* de Roberval publie le lendemain un récit de l'événement et conclut: «tous retournèrent heureux d'avoir débarrassé de notre région ces propagandistes du communisme»³⁵.

Mais les pasteurs ne se laissent pas abattre et exercent leur patience pendant une dizaine de mois. Le 8 juin 1934, les revoilà à Girardville, accueillis par Pierre Doucet et sa femme Alexina. Les curés de Girardville et des paroisses voisines conviennent d'une autre tactique qui consiste à faire circuler une pétition pour demander au conseil municipal un arrêt en expulsion des deux récidivistes. Le conseil se réunit et décide sur division de refuser la requête. Pierre Doucet, redevenu maire, homme respecté de ses concitoyens et qui, bientôt, se convertira comme sa femme à la foi évangélique, a fait

34. *Ibid.*, p. 26.

35. «On les chasse de Girardville. Deux individus d'une religion inconnue» (*Ibid.*, p. 113).

pencher la balance de son côté et provoqué de ce fait la signature du dernier épisode du combat des chefs. Le 31 mai 1935, M^{gr} Charles Lamarche, évêque de Chicoutimi, adresse «Au clergé et aux fidèles de la Mission de Notre-Dame-de-Lourdes» de Girardville une lettre pastorale qui en dit long sur les liens qui unissent foi catholique et patrie canadienne-française. Après un long préambule sur la trahison de Judas, les faux prophètes «qui prétend(ent) trouver tout l'enseignement du Christ dans l'Évangile» et l'autorité du pape, l'évêque consacre plusieurs lignes aux ennemis de la religion et de la race:

Trop souvent le Canadien français n'est pas fier devant les ennemis de sa religion. En face du premier venu, en face d'un étranger, surtout s'il est de la race de ses vainqueurs, le Canadien prend tout de suite un air d'infériorité. Lui, l'enfant de ce pays depuis des années, enraciné dans le sol comme les vieux arbres de ses forêts, il se laisse endoctriner comme un enfant. Alors que dans un mouvement d'indignation il devrait se redresser, il se tait, il sourit, il pactise avec ceux qui sans se gêner outragent la foi de son baptême, les sacrements dont son âme s'est nourrie, le saint tribunal où fut lavée son âme: quelle lâcheté!

Vous n'avez pas, N.T.C.F., le droit de lire tous ces feuillets de propagande, de mensonge et d'erreur payés et répandus par les ennemis de notre race et de notre foi; tous ceux-là en veulent à votre paix, au bonheur de votre province qu'on a juré de déchristianiser.

Le prélat conclut ensuite sa lettre sur ce qui devait arriver:

À ces causes, le nom de Dieu invoqué, Nous réglons et ordonnons ce qui suit:

- 1) Tous les apostats de la foi chrétienne, tous les hérétiques et les schismatiques encourent IPSO FACTO l'excommunication (can. 2314).
- 2) Sont défendues sous peine de péché mortel la lecture et la possession de Bibles ou d'Évangiles publiés par des non-catholiques, ainsi que les publications qui propagent l'erreur et l'hérésie ou dénigrent et blasphèment l'Évangile du Christ.
- 3) Il est défendu de fréquenter des personnes qui font profession de prêcher la controverse, de répandre l'erreur hérétique, schismatique ou communiste, qui outragent la Sainte Vierge, mère de Jésus, vrai

Dieu et vrai homme, et qui en général attaquent les vérités de notre sainte religion³⁶.

Au temps du combat des chefs succède une période de répression exercée au quotidien sur le mode du mépris et du rejet. Des familles s'entre-déchirent d'un côté comme de l'autre. Dans une famille protestante, un homme interdit à sa femme de fréquenter leur fille et leur gendre catholiques du seul fait que la mère a récité le chapelet auprès de sa fille qui accouchait. Dans une famille catholique, un père chasse son fils parce qu'il possède une bible, et surtout la lit. Au travail, il est interdit aux «r'virés» de parler de religion, même à la suite de provocations. Des patrons leur refusent même de manger avec leurs compagnons: «Pis, ils entraient pas, ils mangeaient sur la galerie de mon camp plutôt que de rentrer dedans»³⁷. Sur les instructions du curé, les catholiques vendent aux protestants mais ne leur achètent rien. Ainsi, le marchand général Doucet verra ses affaires chuter de moitié, surtout que ses débiteurs, toujours sur les instructions du curé, ne reconnaîtront plus leurs dettes. Même la caisse populaire d'un village voisin refuse de faire des affaires avec les «r'virés». Pour qu'un Canadien français tourne le dos à sa religion, pense-t-on à la suite de l'évêque, c'est qu'il n'est pas dans un état normal et qu'il doit être sous l'influence de ses chefs, peut-être communistes et armés, comme on a voulu le vérifier lors de l'enlèvement, mais peut-être aussi drogués. La rumeur circule en effet que les r'virés consomment des pastilles douteuses de marque «Mon Sauveur». La police provinciale se présente alors chez M. Spreeman, fouille sans succès sa maison et repart avec un échantillon d'urine.

Après s'être attaqué aux vivants, on s'en prend aux morts. Quand survient le premier décès, le pasteur, qui n'a pas eu le temps ou qui a oublié de demander un permis d'inhumation, sollicite l'accès au cimetière anglican de Dolbeau. Ces anglicans, plus près des catholiques que des protestants, refusent afin de garder de bonnes relations avec les catholiques auxquels certains des leurs sont unis par le mariage. Spreeman se tourne ensuite vers les baptistes de la réserve de Pointe-Bleue (Mashteuiatsh), qui acceptent. Un second décès suit de près, en plein hiver. Les évangéliques se pressent de construire un charnier, là où ils souhaitent implanter leur cimetière, et d'y déposer le mort. Des railleurs diront alors: «Ils enterrent leur mort dans un tas de fumier. C'est des chiens qui gardent leur mort»³⁸. Le printemps venu, la famille du défunt, qui est catholique et habite Normandin, réclame le corps et obtient du curé qu'il lui fasse une place au cimetière. L'inhumation se fera durant la nuit, le cercueil enfoui dans la section réservée aux enfants morts sans baptême. En 1943, les évangéliques de Girardville obtiennent de la cour du district de Roberval le permis d'inhumation en dépit d'une démarche d'opposition du curé et de deux conseillers municipaux. Cette année-là marque un troisième moment dans la vie

36. *Ibid.*, p. 85-92.

37. *Ibid.*, p. 34.

38. *Ibid.*, p. 38.

de la communauté, car avec l'autorisation d'inhumer et d'ouvrir un registre officiel de l'état civil les pasteurs peuvent délivrer aussi des certificats de naissance et de mariage. Le groupe aura maintenant ses institutions propres: école (1937), cimetière (1943) et salle paroissiale pour le culte (1947).

Le combat des chefs, réglé en 1935 par l'excommunication, a fait place à la répression des leaders économiques et politiques, qui s'est épuisée en 1943 avec le coup fourré du cimetière. Désormais des accommodements redeviendront possibles. Ainsi en est-il de la garde paroissiale, composée de membres des deux communautés payant cotisation, qui se rendra disponible aux funérailles des protestants comme à celles des catholiques. Des familles séparées par la religion se retrouveront parfois, dans la plus grande discrétion, à l'abri du regard des chefs, dans les villes voisines de Saint-Félicien et Roberval. Comme le schisme n'a jamais empêché Pierre Doucet, après comme avant sa conversion, de se faire réélire à la mairie grâce au vote des catholiques. Cette chicane d'emplacement d'église amène tout de même une portion significative de la population, qui s'estime flouée, à se détacher de son groupe d'appartenance ethno-religieuse et à remettre en question son identité même. Le passage inattendu à la religion «d'un étranger, surtout s'il est de la race de ses vainqueurs», conduit à une radicalisation du conflit poussée par des chefs religieux qui entraînent derrière eux un groupe à en rejeter un autre, pendant que, sur le terrain, des liens se retissent lentement à la faveur d'une obligation de solidarité qui lie les destins en pays neuf³⁹.

* * *

À Girardville comme à Saint-Damase-de-L'Islet, le passage d'une partie du groupe à la religion de l'ennemi traditionnel entraîne l'idée de trahison qui justifie l'ostracisme des dissidents. Le Canadien français qui prend la foi de l'Anglais est un être monstrueux qui doit être isolé du groupe et contenu autant que possible dans un espace réel autant que virtuel. Dans le Grand rang comme à Pinguet, les néophytes tentent de se refaire une identité envers et contre toutes les menaces qui pèsent. Parlant la langue des catholiques et pratiquant la religion des Anglais, ils se sentent sur la corde raide, seul lieu possible de leur nouvelle identité. Contrairement à leurs compatriotes de foi protestante qui ont émigré au sud et se sont affiliés à des Églises américaines⁴⁰, les dissidents restés fidèles à leur terroir cherchent plutôt à se faire oublier en attendant des jours meilleurs.

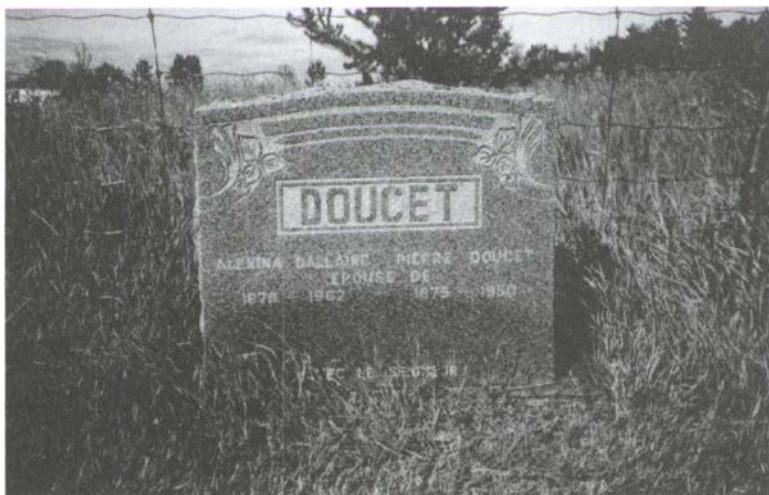
39. J'ai déjà décrit cette obligation de solidarité en pays neuf où les acteurs étaient des Irlandais anglicans et catholiques, et des Canadiens français catholiques: «Ethnographie et muséographie d'une communauté humaine disparue», *Les Cahiers des Dix*, n° 47, 1992, p. 117-152. La question a été aussi abordée par Robert CHOQUETTE dans «Catholiques, protestants, francophones et anglophones: le chassé-croisé des rapports ethniques, confessionnels et culturels dans le Canada du XIX^e siècle», communication donnée au 66^e Congrès annuel de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, Sherbrooke, 1^{er} octobre 1999.

40. HUDON, «Les protestants francophones en Nouvelle-Angleterre», *op. cit.*, p. 67.

Cette expérience singulière aura certainement forgé un Québécois différent, tel que le disent René Paquin et Denis Remon dans leur propos sur «L'Homme protestant»⁴¹. Parce qu'il est fondamentalement iconolaste, individualiste et minoritaire, qu'il sait donc plus que tout autre ce que signifie être étranger chez soi, le Québécois protestant peut jouer un rôle dans la lutte contre les excès mondialistes qui tendent à uniformiser les cultures et à les aligner à l'américaine. Il est de ceux qui ont chèrement payé pour rester différents et il serait désormais un allié objectif dans la promotion de toutes les différences dans un Québec inclusif.

Jean Simard ←

41. REMON, *op. cit.*, p. 1-12.



Stèle funéraire de Pierre et Alexina Doucet, cimetière protestant de Girardville, juillet 2000.



Stèle funéraire de Philadelphie et Élorianne St-Gelais, cimetière protestant de Girardville, juillet 2000.



Charnier du cimetière protestant de Girardville, juillet 2000.



Salle de la communauté évangélique de Girardville, juillet 2000.